



KATHARINE ASHE

L'Écossais et la lady

LE FALCON CLUB



AVENTURES & PASSIONS

Katharine Ashe

Professeure d'histoire, elle écrit de la romance historique Régence. Son roman *J'ai épousé un duc* a été finaliste du prix Romantic Times en 2013 dans la catégorie « Romance historique de l'année ». En 2014, elle est sélectionnée pour le RITA Award du « Meilleur roman ». Ses romans ont été traduits dans de nombreuses langues.

L'Écossais et la lady

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Trois sœurs et un prince

- 1 – *J'ai épousé un duc*
- 2 – *J'ai adoré un lord*
- 3 – *J'ai aimé le prince des rebelles*

Le duc diabolique

- 1 – *Cœur de fripouille*
- 2 – *Un ami d'enfance*
- 3 – *À la recherche d'un souvenir*
- 4 – *L'énigme d'un sourire*

KATHARINE
ASHE

LE FALCON CLUB – 1

L'Écossais
et la lady

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lionel Évrard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

WHEN A SCOT LOVES A LADY

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers

© Katharine Brophy Dubois, 2012

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

*À Lucia Macro et Kimberly Whalen.
Pour paraphraser le poète Robert Burns,
fils chéri de l'Écosse :*

*« Puisse votre existence de jour en jour
Couler non pas "lente largo"
Mais "allegretto forte"
En un flot harmonieux et gai,
Large, puissant et majestueux
Encore ! Bravo ! »*

Avec ma plus profonde gratitude.

Prologue

Londres, 1813

Il n'est pas digne pour une lady de regarder fixement qui que ce soit. À vingt-deux ans, Katherine Savege savait qu'elle aurait dû s'en abstenir, et ce d'autant plus qu'un Louis XIV corpulent et une Cléopâtre bien en chair lui masquaient la vue.

Pourtant, une lady pouvait de temps à autre se permettre une telle indiscretion. D'autant plus lorsque, comme elle, on avait une réputation entachée et une famille habituée à se moquer des jugements de la société.

La reine du Nil bougea légèrement, offrant à Kitty un autre aperçu de la haute silhouette masculine sur le seuil de la salle de bal.

— Maman ? demanda-t-elle. Qui est ce gentleman ?

Sa voix douce, à peine un murmure, était semblable au bruit du satin que l'on froisse, au murmure des vagues sur la plage, au chant du rossignol. Du moins ses prétendants l'affirmaient-ils.

À dire vrai, elle ne chantait plus comme un oiseau depuis qu'elle cherchait à se venger du gredin qui lui avait pris sa vertu. Vengeance et douces mélodies s'accordent mal. Quant aux prétendants, il lui fallait

à présent endurer plus de propositions malhonnêtes que de déclarations de sincère dévotion. De cela, elle n'avait qu'elle-même à blâmer – ainsi que celui qui avait pris son pucelage, naturellement.

— Le grand gentleman, précisa-t-elle. Avec le chien.

— Un *chien* ? À un bal ? Qui oserait ?

La comtesse douairière de Savege inclina la tête, faisant étinceler la tiare glissée dans ses cheveux argentés. Une fraise élisabéthaine entravait ses mouvements, mais elle parvint à repérer celui que sa fille désignait. Kitty s'abstint de se pencher pour lui jeter un autre coup d'œil. Elle n'était pas à l'abri, en s'y risquant, de perdre son costume de déesse grecque. Celui-ci était si indécent que la bienséance, à défaut de sa mère, aurait dû la dissuader de le porter.

Mais après trente ans de mariage avec un homme qui s'affichait au bras de sa maîtresse, et qui plus est mère d'un fils ouvertement libertin, la comtesse douairière se fichait des convenances. D'où la présence de Kitty à ce bal costumé auquel elle n'aurait pas dû mettre les pieds, sauf à vouloir confirmer les rumeurs. Pourtant, elle avait supplié sa mère de la laisser l'accompagner, en taisant sa motivation : Lambert Poole figurait sur la liste des invités.

— Lui ? s'étonna la douairière. C'est Blackwood.

À la gauche de Kitty, une nymphe discutait à mi-voix avec un mousquetaire à propos du même homme. Derrière elle, une Marianne leur faisait écho en échangeant avec un Barbe-Bleue replet. Des bribes de leurs conversations parvenaient aux oreilles de Kitty.

— ... retour des Indes orientales...

— ... parti deux ans...

— ... ne pouvait supporter de rester en Angleterre après la tragique noyade de sa femme...

— ... petit garçon reste sans mère...

- ... une véritable beauté...
- ... ces Écossais sont loyaux dans l'âme...
- ... juré de ne plus jamais se marier...

Louis XIV fit le baisemain à Cléopâtre avant de s'éclipser, laissant à Kitty une vue imprenable sur le gentleman qui monopolisait l'attention. Vêtu d'habits de paysan, un mouchoir noué sans recherche autour du cou, appuyé sur un bâton de marche, la mâchoire noircie par un chaume de barbe, celui-ci tentait manifestement de se faire passer pour un berger. À ses pieds était assis un énorme chien au pelage gris, aussi hirsute que son maître.

Les dames qui faisaient cercle autour du nouveau venu ne prêtaient cependant aucune attention à l'animal. Pendue à son bras, la reine Isabelle d'Espagne battait des cils, tandis qu'une sainte-nitouche extasiée adressait un sourire à fossettes à l'homme qui, malgré son accoutrement, n'avait rien de repoussant, bien au contraire.

Kitty demanda à sa mère :

— Vous le connaissez donc ?

— Lui et ton frère Alexander chassaient ensemble à Beaufort, il y a quelques années. Pourquoi cela, ma chérie ? Voudrais-tu lui être présentée ?

La douairière saisit une flûte de champagne sur le plateau d'un valet qui passait et devisagea sa fille.

— Pour me retrouver couverte de poils de chien ? répondit celle-ci. Grand Dieu, non !

— Kitty, tu oublies que je suis ta mère. Je t'ai vue chanter à pleins poumons en sautant dans des flaques. Cette attitude hautaine que tu as adoptée récemment ne m'impressionne pas.

— Pardonnez-moi, maman...

Kitty fit amende honorable en baissant les yeux. Cette « attitude hautaine » lui avait permis de feindre

l'indifférence face aux visites et aux invitations qui s'étaient espacées, aux piques plus ou moins voilées et aux murmures sur son passage.

— Je voulais naturellement dire que je serais ravie d'être présentée à un berger mal rasé et mal fagoté, qui me récitera de la poésie sur ses moutons assis à mes pieds.

— Ne sois pas vulgaire, ma chérie. Le pauvre homme est costumé, comme nous tous.

Kitty réprima une grimace. La musique emplissait la pièce et lui tapait sur les nerfs, déjà échauffés par les deux coupes qu'elle avait bues. Sans doute aurait-elle mieux fait de s'en abstenir. Elle n'était pas venue s'enivrer ou prendre du bon temps.

Elle avait un projet, un plan à mettre en œuvre.

De nouveau, elle chercha Lambert Poole du regard dans la foule. Elle le trouva adossé à une colonne, une boîte à tabac ouverte au creux de la paume, le poignet garni de dentelle, en accord avec son déguisement shakespearien.

— Maman, irez-vous jouer ce soir ? s'enquit-elle.

Kitty ne supporterait pas d'aller rejoindre Lambert si sa mère pouvait la voir.

— Pas de présentations à lord Blackwood, alors ? fit mine de s'étonner celle-ci.

— *Maman !*

— Katherine, tu es une incorrigible snob.

Elle lui prit le menton entre le pouce et l'index, avant d'ajouter dans un sourire :

— Mais tu restes ma fille chérie.

Dans des moments tels que celui-ci, Kitty aurait pu croire que sa mère ignorait son infortune. Elle aurait tant voulu que tout redevienne comme avant, lorsqu'elle était encore insouciante et n'avait pas le cœur endurci par le jeu qu'elle était forcée de jouer.

— Je dois à présent te laisser, conclut sa mère. Chance et Drake m'ont plumée de cent guinées chacun la semaine passée, et je compte me refaire. Embrasse-moi pour me souhaiter bonne chance.

Kitty s'exécuta de bonne grâce.

— Je vous rejoins bientôt, promit-elle.

Après l'avoir regardée s'éloigner, elle se tourna vers sa cible. Lambert soutint son regard.

Son visage aristocratique au front haut et sa chevelure couleur bronze ne suscitaient plus en elle qu'une farouche détermination. Cela faisait deux ans qu'il avait dérobé son innocence sans lui offrir son nom en retour, lui brisant le cœur et méritant sa colère.

D'un pas déterminé, Kitty alla le rejoindre.

— Vous êtes bien peu couverte ce soir, ma chère..., constata-t-il. Voulez-vous que je vous réchauffe ?

— Vous êtes si drôle, milord ! répliqua-t-elle en le regardant priser le tabac posé sur le dos de sa main.

Elle s'efforçait de garder un sourire sur ses lèvres. Jeune fille naïve, elle avait admiré sa nonchalance hautaine. Désormais, elle ne cherchait sa compagnie que pour lui soutirer des informations, comptant sur l'alcool qui délie les langues et faisant semblant de continuer à l'adorer et de supporter ses railleries.

Le double jeu auquel elle s'astreignait portait ses fruits. Après des mois d'observation attentive, Kitty avait découvert que lord Lambert Poole se livrait à des combines politiques. Elle avait trouvé dans sa poche une liste avec les noms de ministres et d'officiels, en regard desquels des sommes étaient portées. Elle rendrait sa vie en société impossible en le dénonçant.

Un certain malaise, pourtant, s'était emparé d'elle. Alors que l'idée de vengeance lui avait jusque-là paru si douce, elle la gênait aux entournures. Tout au fond d'elle-même, la petite fille qui avait autrefois sauté

gaiement dans des flaques en s'époumonant aurait souhaité donner de nouveau de la voix.

— Allons, Kit..., susurra Lambert en laissant son regard s'appesantir sur son décolleté. Il doit bien y avoir quelque part un coin sombre que personne n'occupe encore.

Elle réprima un frisson et protesta :

— J'imagine que je ne mérite pas mieux ?

— Il y a un précédent, ma chère...

Kitty se redressa et le fixa dans les yeux.

— Je vous l'ai déjà dit. Je...

Elle s'interrompt en sursautant brusquement lorsqu'une masse de poils lui frôla la hanche. Une main forte et rassurante se posa sur son avant-bras.

— Tranquillisez-vous, *lass...*, lança celui à qui elle appartenait. Ce n'est qu'un chien.

La voix était profonde, rocailleuse, et lui semblait aussi réconfortante que l'étreinte du nouveau venu. Mais, malgré la soudaine chaleur qu'il éveillait au creux de son ventre, Kitty avait une préférence pour les hommes qui avaient l'usage d'un peigne. Sur la tempe, une mèche blanche striait les cheveux de lord Blackwood, d'un bel auburn foncé. Et sous la masse de mèches en désordre qui tombait sur son front, il avait de très beaux yeux.

Lambert, en se chargeant des présentations, la tira de sa stupeur.

— Lady Katherine, laissez-moi vous présenter le comte de Blackwood, récemment revenu des Indes orientales. Blackwood, voici la sœur de Savege.

— Mademoiselle...

Il eut un bref hochement de tête pour la saluer.

Lui retirant son bras, elle fit une révérence en bonne et due forme et répondit :

— Le chien ne me fait pas peur, milord. Mais...

D'un geste, elle désigna son costume et ajouta :

— ... une créature si impressionnante semble plus indiquée pour chasser le loup que pour garder les moutons.

— Oui, milady, reconnut-il. Les apparences sont parfois trompeuses.

Kitty le fixa droit dans les yeux. Dans leurs sombres profondeurs brillait un éclat d'acier.

Puis, comme le barbare qu'il semblait être, sans rien ajouter il tourna les talons. Incapable de s'en empêcher – l'effet de l'alcool, sans doute –, elle le suivit du regard.

Dans un coin sombre de la salle de bal, un satyre velu importunait une servante. La jeune femme, terrifiée, tentait en vain de se protéger de ses avances avec le plateau de verres qu'elle portait. Alors qu'elle semblait vouloir se fondre dans le mur pour échapper à ses mains baladeuses, lord Blackwood vint tranquillement s'interposer entre eux.

— Vos manières, monsieur ! lança-t-il d'une voix à la fois tonnante et musicale. Votre mère ne vous a donc pas appris à respecter une femme, surtout quand celle-ci ne fait rien d'autre que son travail ?

D'un air féroce, il dévisagea le satyre et ajouta :

— Prenez garde, ou je pourrais vous donner une leçon.

L'importun ricana.

— Peut-être gagnerait-elle à travailler autrement qu'en restant debout, lança-t-il avant de s'éloigner.

— N'est-ce pas magnifique ? murmura Lambert à l'oreille de Kitty. Un champion de la classe laborieuse...

Sentir son souffle sur sa joue la fit frémir.

Lord Blackwood s'adressait à présent gentiment à la servante, et Kitty ne pouvait plus l'entendre. Les

yeux écarquillés, la femme hocha la tête et le laissa lui prendre le plateau des mains. Tête basse, elle se fondit dans la foule.

Kitty sentit Lambert poser la main sur son épaule. Elle tourna la tête et vit ses yeux bleus briller de malice.

— Tu n'as pas à t'en faire..., dit-il avec un sourire cruel. Depuis la mort de sa femme, Blackwood non plus ne veut pas entendre parler de mariage.

Il se plaisait à imaginer que ne pouvoir l'épouser la rendait malheureuse. Autrefois, il l'avait déflorée uniquement pour défier les frères de Kitty, qu'il méprisait. S'il croyait à présent qu'elle le convoitait encore, elle pouvait se féliciter d'avoir bien joué la comédie. Elle avait besoin de le voir souffrir comme elle avait souffert, d'abord lorsqu'il avait refusé de l'épouser, puis quand il lui avait prouvé qu'elle était stérile.

Elle jeta un dernier coup d'œil à l'homme qui avait perdu sa jeune femme des années plus tôt, mais continuait à vivre dans son souvenir. Un homme franc et droit qui, au milieu d'une assemblée huppée, n'hésitait pas à se porter au secours d'une servante en détresse.

Depuis le coin d'ombre où il se tenait, le comte de Blackwood croisa son regard. Un nouvel éclat métallique brilla dans les profondeurs de ses prunelles.

« Les apparences sont parfois trompeuses... »

Kitty était mieux placée que quiconque pour le savoir.

1

Londres, 1816

Loyaux Sujets de Grande-Bretagne !

Jusqu'à quel point un gouvernement est-il coupable s'il dilapide le maigre Trésor de notre Noble Royaume sans prudence ni justice ni raison ?

Il l'est gravement !

Et de manière ignoble !

Comme vous le savez, je me fais un devoir d'exposer publiquement de tels gaspillages. Ce mois-ci, je vous en offre un autre exemple en une adresse : 14 ½ Dover Street.

Quel usage la société peut-elle avoir d'un club de gentlemen très fermé si l'on ne voit jamais personne en passer la porte ? Celle-ci, peinte en blanc, est équipée d'un impressionnant heurtoir imitant un oiseau de proie. Mais jamais elle ne s'ouvre ! Arrive-t-il aux membres haut placés de ce club d'y mettre les pieds ?

Apparemment non.

Par le biais de canaux périlleux dans lesquels je navigue à votre bénéfice, Loyaux Sujets, une information m'a été communiquée dernièrement. Il semblerait que sans aucun débat à la Chambre, des crédits aient été alloués à ce soi-disant club par le biais du Home

Office. Ces dépenses inconsidérées n'augurent rien de bon.

Je jure de dévoiler les dessous de ce gaspillage éhonté de notre richesse nationale. Je découvrirai les noms de chacun des membres de ce club et ce qui se trame derrière cette porte à l'imposant heurtoir. Alors, chers lecteurs, je pourrai vous révéler la vérité !

Lady Justice

Sir,

Je suis au regret de vous annoncer que les agents Aigle, Faucon de Mer, Corneille et Moineau quittent le service actif, avec effet immédiat. Le Falcon Club, semble-t-il, est démantelé. Je demeurerai naturellement quant à moi en service jusqu'à ce que les dossiers brûlants aient été réglés.

En outre, j'attire votre attention sur l'article du 10 décembre 1816 signé lady Justice et imprimé par Brittle & Sons, que je joins à cet envoi. Cette pauvre vieille lady va être déçue...

Fidèlement vôtre,

Faucon Pèlerin

— Je vous remercie, monsieur.

La dame pressa d'une main tremblante celle de Leam Blackwood et ajouta :

— Merci du fond du cœur.

Dans la brume glaciale de cette nuit de décembre, il amena ses lèvres au contact de ses doigts et murmura :

— Dieu vous bénisse, *lass...*

Les yeux brillants, la dame poursuivit d'un ton empreint de reconnaissance :

— Vous avez été si bon pour moi. Si seulement...

Il la fit taire en secouant la tête avec regret et l'aïda à monter dans la voiture, dont il referma la portière. Le véhicule s'ébranla sur le pavé londonien. Leam le regarda s'éloigner un instant et poussa un long soupir.

Redressant les épaules, il boutonna son manteau et passa avec impatience les doigts dans sa barbe fournie. Ses chiens eux-mêmes n'étaient pas si hirsutes que lui. Il était sur une bien mauvaise pente, l'homme qui en venait à avoir plus besoin d'un rasoir que d'un brandy.

— Eh bien voilà, cette fois nous y sommes...

Il avait fait ce constat d'une voix débarrassée de son accent écossais, trace de ses origines qu'il s'était échiné à effacer dans son enfance. Pourtant, cinq ans plus tôt, il lui avait fallu afficher cet héritage pour le bien de la Couronne et à son service. C'était terminé, désormais.

— Bella ! Hermès !

Deux ombres géantes jaillirent du parc devant lequel il se trouvait. Il était venu ce soir-là accompagné de ses chiens pour leur faire renifler un effet de la belle disparue, fourni par son époux. Limiers de la race la plus pure, ils n'avaient pas leur pareil pour ce travail. Le patron de l'hôtel miteux dans lequel ils avaient fini par débusquer l'épouse envolée avait vu son établissement envahi par les chiens. Une fois de plus, les agents du Falcon Club avaient réussi à sauver une âme perdue.

— Tu es sûr de vouloir tout laisser tomber ?

Sans avoir à le regarder, Leam devinait au ton de sa voix le sourire malicieux de Wyn Yale, son partenaire, qui venait de le rejoindre sur le trottoir.

— Ce doit être satisfaisant, ajouta celui-ci, de devenir le héros de tant de belles femmes...

À côté de Yale, Constance Read commenta d'une voix douce, teintée d'un accent du Nord :

— Surtout que mon cousin est aussi charmant que séduisant. Tout comme vous, Wyn...

— Vous êtes trop bonne, milady, protesta l'intéressé. Mais hélas, jamais un Gallois ne supplantera un Écossais. L'histoire le prouve.

Constance laissa fuser un rire joyeux.

— Les jeunes ladies se fichent de l'histoire, dit-elle. Surtout quand elles tombent sous votre charme, Wyn...

— La patronne de l'hôtel a tout de même traité notre ami Leam de brute, fit-il remarquer.

— Sa façon à elle de flirter, assura Constance. Elles flirtent toutes avec lui. Elle l'a aussi traité de gredin.

— Et elle était loin du compte.

Leam passa une main lasse sur son visage. Il avait étudié quatre ans à Cambridge, parlait sept langues, en lisait deux de plus ; il avait voyagé sur trois continents, possédait un vaste domaine dans les Lowlands, et il était l'héritier d'un duché dont la fortune était fondée sur la soie et le thé des Indes orientales. Pourtant, on le considérait encore et toujours comme une brute et un gredin. Parce que tel était l'homme qu'il laissait voir aux yeux du monde.

Cela faisait cinq ans que cela durait, et il en avait assez.

Il pivota sur ses talons et répliqua :

— Si vous en avez terminé, tous les deux, peut-être pourrions-nous rentrer ? Il se fait tard et j'ai à faire ailleurs.

D'un regard, il désigna la porte de la modeste demeure devant laquelle ils se tenaient. Comme le heurtoir en forme de rapace, les chiffres de bronze

formant le « 14 ½ » au-dessus du linteau brillaient à la faveur d'un réverbère.

— Où cela ? questionna sa cousine Constance.

Dans les yeux azur de cette jeune beauté qui avait déjà mis à genoux d'innombrables gentlemen des salons londoniens, brillait une lueur de curiosité.

— N'importe où sauf ici, répondit-il en montant les marches du perron derrière Yale.

— À ta place, je n'y compterais pas trop, conseilla celui-ci. Colin a des plans pour toi.

Il ouvrit la porte du 14 ½ et s'effaça devant Constance en lui adressant un clin d'œil.

— Colin peut aller se faire pendre, grommela Leam.

— J'aimerais éviter cela, lança une voix à l'intérieur.

Le vicomte Colin Gray, chef du Falcon Club, se tenait au seuil du salon, attendant le retour de ses agents. Ce fut à peine si les commissures de ses lèvres se retroussèrent en les voyant. Gray souriait rarement. Son attitude était empreinte d'un flegme tout britannique que Leam appréciait depuis qu'ils avaient usé ensemble les bancs de l'école. Leurs regards se croisèrent, et d'un ton plus grave il ajouta :

— Encore que, si tu attends suffisamment, mon ami, ta patience pourrait être récompensée.

— Même s'il pourrait s'agir davantage d'une guilotine que d'une potence, n'est-ce pas, Colin ?

En faisant part de cet avis, Yale alla directement se servir un verre. Le jeune Gallois avait beau ne montrer aucun signe d'ébriété, Leam l'avait vu avaler une bonne dose de brandy depuis le déjeuner.

Un chandelier garni de bougies fit chatoyer le liquide ambré dans la carafe. Son verre à la main, Yale alla prendre place dans un fauteuil avec une insouciance apparente. Mais rien n'était jamais ce

qu'il semblait être. Leam avait appris cette leçon des années plus tôt.

Les chiens firent leur entrée. Bella alla s'affaler devant le feu, laissant son fils saluer Gray avant de la rejoindre.

— Comment cela s'est-il passé à l'hôtel ? s'enquit le vicomte en prenant appui sur le manteau de cheminée. M. Grimm a disparu avec la voiture, et vous voilà tous ici. Dois-je en conclure que vous avez retrouvé la princesse et qu'elle est en route vers ses foyers ?

Un sourire ironique joua sur les lèvres de Yale.

— Pour retrouver la présence aimante de son époux anxieux, confirma-t-il.

— Leam lui a fait forte impression, précisa Constance en écartant un rideau pour jeter un coup d'œil dehors.

— Comme d'habitude, renchérit Yale après avoir siroté son verre. Il a le don pour émouvoir la gent féminine.

— Cela a toujours été son fort, commenta Gray.

À la lueur de l'âtre, son visage était de marbre.

Leam demeurait sur le seuil de la pièce, comme il avait coutume de le faire, même en ces lieux. Les habitudes ont la vie dure, et il ne s'était pas encore débarrassé des vestiges du personnage qu'il incarnait.

Plus pour longtemps.

Constance lui jeta un regard par-dessus son épaule, en une attitude posée qui lui ressemblait peu. Elle aussi jouait un rôle. Comme ils le faisaient tous.

En tant que membres du Falcon Club, Leam, Wyn Yale, Colin Gray et leur quatrième complice, Jinan Seton, exerçaient depuis cinq ans leurs talents pour retrouver en toute discrétion de hauts personnages disparus. Au service du roi, de l'Angleterre. Constance

les avait rejoints deux ans plus tôt, quand son cousin Leam l'y avait invitée.

S'adressant au vicomte, elle demanda :

— Comment les gens font-ils pour nous trouver ? Ce n'est pas comme si nous déposions des annonces dans les journaux. Connaissent-ils tous personnellement le directeur secret de notre club ? Mais naturellement, si c'était le cas, nous le connaîtrions également et il n'aurait rien de secret...

— Si vous restiez parmi nous, lui répondit Gray, vous finiriez peut-être par le découvrir un jour.

— Vous savez bien que je ne le peux pas, alors que Leam, Wyn et Jinan s'en vont.

Leam la dévisagea un instant avant de protester :

— Vous n'avez pas besoin de nous imiter, Constance.

— Je ferai comme bon me semble, Leam.

— Allons, allons, cousins..., protesta Yale en faisant tourner l'alcool dans son verre. Inutile de se quereller. Nous n'avons pas encore assez bu pour ça.

— Ils ne sont pas vos cousins, Yale.

Un sourcil arqué et l'œil gris scintillant, l'intéressé fit savoir à Gray, qui venait de l'interpeller, le peu de cas qu'il faisait de son avis.

— Je n'aurais jamais dû l'entraîner dans cette histoire.

Ayant fait ce constat, Leam rejoignit sa cousine et lui dit à mi-voix :

— Mais, à l'époque, il me semblait que cette diversion était inespérée...

Sur ce, il s'inclina et effleura du bout des lèvres les jointures de ses doigts gantés.

— Arrêtez ! protesta-t-elle en lui retirant sa main. Vous allez me faire pleurer, avec vos yeux de poète.

Je suis aussi sensible que les autres femmes, vous savez...

— Quel muflle ! commenta tout bas lord Gray.

Constance lui jeta un regard amusé.

— Ne l'accablez pas, Colin. L'affection que j'ai pour lui ne surpasse qu'à peine celle que j'ai pour vous.

Lord Gray accueillit la condescendance étudiée de la jeune beauté d'un hochement de tête.

— Vous voyez, Leam ? reprit celle-ci. Colin vous le fera payer cher, si vous me faites pleurer.

— Je prendrai le relais, Blackwood, assura Yale d'un air ensommeillé. Jamais pu voir une lady pleurer.

— Elle ne serait pas si morose si vous ne l'entraîniez pas dans votre retraite, estima Gray.

— Pas de ça, mon vieux. Ne gâchez pas notre petite fête d'adieu.

Les yeux de Yale étaient à demi fermés, mais cela ne voulait rien dire. Bien que travaillant à ses côtés depuis cinq ans, Leam lui-même ignorait s'il était vraiment éméché ou s'il feignait de l'être.

Au fond, peu importaient les simagrées de Yale, les regrets de Constance ou l'insistance de Gray. Leam en avait assez de vivre cette vie de travestissement et de secret. À trente et un ans, il se sentait trop vieux pour ce jeu-là.

— J'imagine que nous ne verrons pas Seton ce soir, constata Gray d'une voix égale. C'est indigne de ne pas tirer sa révérence en personne.

— Jinan n'a jamais été très porté sur les mondanités, fit valoir Leam. Estime-toi heureux qu'il m'ait prévenu.

— Wyn ? intervint Constance d'un air curieux. Que vouliez-vous dire, avec cette histoire de guillotine ?

— Notre vicomte pourrait l'expliquer lui-même, répondit Yale en observant Gray, les yeux mi-clos.

Vous avez des nouvelles des agissements français, pas vrai ?

— Je ne vous demanderai pas comment vous le savez.

Gray tendit la main vers une boîte posée sur le manteau de cheminée, en tira un feuillet plié en quatre et ajouta :

— Le directeur voudrait vous confier, gentlemen, une dernière mission.

— Non ! répondit Leam d'une voix tranchante.

Un sourcil arqué, Gray protesta :

— Laisse-moi au moins expliquer de quoi il s'agit.

— Non..., s'obstina Leam, les dents serrées. J'en ai soupé, Colin. Je te l'ai dit. Je rentre chez moi. C'est terminé.

— Songe un peu aux espions français, plaida Yale à mi-voix. C'est grâce à eux que nous avons fait connaissance, avant de foncer à Calcutta sauver la patrie en danger.

Les manigances françaises n'avaient rien à voir avec son départ pour l'Inde cinq ans plus tôt. C'était son désir de fuir l'Angleterre qui l'y avait poussé, et tous le savaient.

Lançant au vicomte un coup d'œil, Yale s'enquit :

— Il s'agit bien d'espionnage ?

Lord Gray lui fit passer le document en expliquant :

— Le directeur et plusieurs membres de l'Amirauté en sont convaincus. Des informateurs du Home Office ont identifié des Écossais – des Highlanders – susceptibles de transmettre des informations aux Français.

Un sourcil blond arqué, Constance s'étonna :

— La guerre est pourtant terminée.

— L'inquiétude ne porte pas tant sur une agression des Français que sur les rebelles écossais.

— Ah..., commenta Yale, songeur.

— Je ne vous le fais pas dire.

L'air sombre, Gray poursuivit :

— Les insurgés écossais pourraient tenter de gagner les faveurs des Français pour appuyer leur rébellion.

— Que pourraient bien avoir ces rebelles qui soit susceptible d'intéresser les Français ?

— Pas grand-chose sans aide extérieure, mais on pense qu'ils pourraient obtenir la complicité d'un membre du Parlement.

Yale laissa fuser un sifflement admiratif.

— Je ne vois pas en quoi cela me regarde, répliqua Leam. Que le Home et le Foreign Office s'en débrouillent, comme ils auraient dû le faire il y a cinq ans. Ce n'est pas mon problème, et cela n'aurait jamais dû l'être.

— Tu n'as rien trouvé à y redire, à l'époque.

Leam soutint le regard de son ami, qui ajouta :

— Il s'agit là d'une tâche honorable.

— Imagine-toi sauver le monde tant qu'il te plaira, mon honorable ami.

Le craquement d'une bûche dans l'âtre parut ponctuer cette déclaration.

Yale se leva et se dirigea vers la porte.

— Je file, annonça-t-il comme s'il s'agissait d'un soir ordinaire. Bonsoir tout le monde.

Gray poursuivit, s'adressant à Leam :

— Si des hommes tels que toi refusent de continuer à travailler, la guerre pourrait être de nouveau à nos portes plus rapidement que nous le souhaitons.

Yale se figea. Leam haussa les épaules.

— Pendant la guerre, fit-il valoir, les personnes que nous retrouvions avaient une certaine importance pour le destin de l'Angleterre. À présent...

— Votre cible, ce soir, était une princesse.

— Elle aurait pu être reine que je m'en ficherais tout autant. Cela n'a jamais été mon rêve de retrouver des épouses en fuite.

Le silence retomba dans la pièce. Yale le brisa finalement, en commentant d'un air pensif :

— Toutes ne sont pas en fuite.

Leam reporta son attention sur le feu. Le reste du monde voyait dans le pauvre Uilleam Blackwood un veuf dévasté. Seules les trois personnes présentes dans cette pièce et Jin Seton connaissaient la vérité.

— Rappelle-toi la jeune Italienne que nous avons retrouvée en 1813, ajouta Yale. La nièce de l'archevêque.

— Après votre retour du Bengale, précisa Constance. Vous m'en avez parlé ensuite, Wyn. Leam et vous l'avez retrouvée dans un bal costumé où elle faisait le service.

Dans un sourire, elle avoua :

— Mais j'ai vraiment du mal à vous imaginer déguisé...

— Je n'étais pas déguisé, répondit l'intéressé. Mais Blackwood l'était, naturellement. T'en souviens-tu ?

Leam ne l'avait pas oublié, même si trois années s'étaient écoulées depuis. Cela avait été leur première mission après l'Inde. Mais ce n'était pas pour cette raison qu'elle s'était gravée dans sa mémoire.

— J'ai bien peur que cette fois il soit vraiment décidé à rompre les ponts, Colin..., constata Constance. C'est ce qu'il croyait faire en rejoignant le Falcon Club et en partant pour l'Inde, mais il a finalement réalisé son erreur.

— Une dernière mission, Leam..., insista Gray. Leam soutint son regard.

— Et ensuite ?

— Je ne te demanderai plus rien.

Yale croisa les bras.

— Qu'est-ce que notre directeur de l'ombre attend de nous, cette fois ? questionna-t-il.

— Il veut que vous alliez tous deux retrouver Seton. Il y a deux mois de cela, notre ami marin nous a fait prévenir qu'il ne pourrait être joint ni par coursier ni par courrier. Nous n'avons plus de nouvelles de lui depuis, mais nous soupçonnons que tu dois savoir où il se trouve. C'est vrai ?

Leam acquiesça d'un signe de tête. Très différents l'un de l'autre, Jinan Seton et Colin Gray ne s'étaient jamais bien entendus. Mais le marin tenait Leam au courant de la position de son navire à peu près chaque mois. Il savait où le trouver.

— Est-ce tout ?

— Le directeur voudrait aussi la confirmation de sa démission de sa propre main.

— Pas de rebelles écossais ni d'espions français ? s'étonna Yale en les regardant alternativement.

— Pas cette fois.

— Dans ce cas, pourquoi les avoir mentionnés ? demanda Leam.

Ils se connaissaient depuis des années, mais il n'avait pas entièrement confiance en son vieil ami. Colin Gray avait un seul but dans l'existence : la sécurité de l'Angleterre. Leam ne lui en faisait pas reproche, mais il ne le comprenait pas non plus. Il n'avait aucune loyauté inébranlable envers quoi que ce soit. Il faisait semblant.

— J'espérais que tu mordrais à l'hameçon, avoua Gray sans paraître le regretter. Nous feras-tu cette faveur ?

Le bateau de Jin mouillait à Liverpool. Leam pouvait y faire un saut et arriver tout de même à Alvamoor pour Noël. Il apprécierait de voir une dernière fois

le marin avant de se retirer en Écosse. Et il devait bien cela à Gray, qui était venu à sa rescousse cinq ans plus tôt.

D'un hochement de tête, il accepta.

— Bien.

Ayant ainsi manifesté sa satisfaction, Colin Gray gagna la porte et s'arrêta près de Yale, à qui il conseilla :

— Arrangez-vous pour vous tenir à l'écart des ennuis.

— Aucune rumeur de scandale n'entachera mon nom. Promis.

L'ébauche d'un sourire passa fugitivement sur les lèvres du vicomte, qui salua ensuite Constance.

— Milady...

Sur ce, il quitta la pièce.

— Que faites-vous, Constance ? reprit Yale en toisant la jeune femme de pied en cap. Prête pour une promenade nocturne ? Avec vous à mon bras, je serai au ciel.

— Wyn..., protesta-t-elle. Allez-vous-en.

Une lueur malicieuse au fond de ses yeux gris, le jeune homme sourit, s'inclina et suivit Gray hors de la maison.

Après son départ, Constance se mit à rire :

— Il est incorrigible !

— Il vous tient en très haute estime, rectifia Leam.

— Il aime le prétendre...

Abruptement, elle quitta sa contemplation de la porte et tourna la tête vers lui :

— Rentrez-vous réellement en Écosse ?

— Oui.

— Pourrez-vous être heureux à Alvamoor ?

— C'est chez moi, Constance.

— N'y sera-t-elle pas toujours, en un certain sens ?

— Mieux vaut sous terre que dans la maison.
Sa cousine garda le silence un instant.

— Ces mots ne vous ressemblent pas, protesta-t-elle.

— Au contraire, ils ne pourraient me ressembler davantage.

Il ne restait rien du jeune imbécile qu'il avait été.

— Vous ne lui avez pas encore pardonné, depuis tout ce temps ? s'étonna Constance.

— Le juste est trop enclin à pardonner.

Après avoir marqué une nouvelle pause, elle reprit :

— Je dois dîner en compagnie de mon père, ce soir. Il lira à n'en pas douter son journal pendant le repas et me laissera le soin d'entretenir la conversation.

Leam se força à sourire.

— Saluez Sa Grâce de ma part, dit-il.

Elle récupéra son manteau, avant de proposer :

— Pourquoi ne pas vous joindre à nous ? Ce matin encore, papa réclamait son neveu préféré.

— Je vous remercie, mais j'ai un autre engagement.

S'il voulait être à Alvamoor à Noël, il lui fallait sans attendre rejoindre Jinan sur la côte. Avec Yale, bien sûr.

La voiture de Constance, un élégant véhicule aux armes du duc, l'attendait au coin de la rue. Quand il l'aïda à y grimper, elle serra ses doigts entre les siens et annonça :

— Après la saison, j'irai passer l'été à Alvamoor.

— Fiona et Jamie seront ravis. Et moi de même. D'ici là, prenez bien soin de vous.

Comme il s'apprêtait à refermer la portière, elle retint son bras pour demander :

— Leam, n'avez-vous jamais songé à vous remarier ?

— Non.

On ne l'y reprendrait plus.

Elle soutint son regard un instant, puis conclut :
— Faites bon voyage, très cher cousin. Et passez d'excellentes fêtes de Noël.

Resserrant les pans de son manteau autour d'elle, Constance se recula et s'adossa à la banquette.

Le bruit des roues sur le pavé finit par disparaître au bout de la rue. Pivotant sur ses talons, Leam contempla longuement la façade du 14 ½ Dover Street. Pendant cinq années au service du roi, il avait sacrifié son existence derrière cette porte au heurtoir en forme de rapace, dans les salons et salles de bal, ainsi que dans les allées mal famées de Londres et de toute la Grande-Bretagne. Débutée dans un désespoir sans nom sur un bateau des lignes orientales, sa mission au sein du Falcon Club lui avait permis, durant un certain temps, de redonner sens à son existence.

Il se mit en route. La lueur des becs de gaz et le bruit de ses pas ponctuaient son passage à travers l'obscurité. Tout son être ressentait à présent l'appel du Nord, ce pays de cieux vibrants et de lacs aux eaux cristallines, qui vous déversait des tombereaux de neige sur la tête quand il ne vous noyait pas sous la pluie. Ce Noël à Alvamoor serait le premier qu'il y passerait depuis cinq ans. À l'Épiphanie, il y serait encore, et à la Chandeleur aussi. Définitivement, il rentrait chez lui.

Et tout en marchant, une sorte de picotement sur la nuque lui indiqua qu'on l'observait. Mais comme pour beaucoup de choses, désormais, il s'en fichait.

Quinze jours plus tard
Quelque part sur la route, dans le Shropshire

Remontant sa capuche sur ses courtes boucles blondes, lady Emily Vale lança :

— Désolée, Kitty... La maison de mes parents ne doit pas être à plus de cinq kilomètres d'ici, mais jamais Pen ne pourra y parvenir avec ce blizzard.

— Ne sois pas désolée, Athéna. On n'y peut rien.

— Ah, je voulais te dire... J'ai changé de nom. C'est maintenant Marie-Antoinette. Ces gourdes qui connaissent uniquement la civilisation grecque par les robes et les colifichets m'ont dégoûtée d'Athéna.

En souriant, Kitty jeta dans le soir tombant un coup d'œil à la modeste auberge devant laquelle ils venaient de faire halte. On accédait au bâtiment d'un étage par une rustique porte en bois flanquée de quatre petites fenêtres. Le tout disparaissait peu à peu sous l'épaisse couche de neige.

Au-delà, la rue principale d'un village bordée d'humbles masures en pierre et en bois, balayée par les bourrasques neigeuses, rejoignait le bord d'une rivière. Les panaches de fumée des cheminées mis à

part, c'est là que se situait le seul foyer d'animation, dans une taverne donnant sur le quai. Pressé de se mettre à l'abri, un client ouvrit la porte de l'établissement et la referma.

L'écurie de l'auberge, quant à elle, semblait assez spacieuse pour abriter leur voiture. Même si le braiment d'un âne indiquait qu'elle n'était pas vide.

Cela ne payait pas de mine, mais il faudrait s'en accommoder. Du moment qu'elle se trouvait loin de Londres, Kitty était satisfaite.

— Ça ira très bien, assura-t-elle.

— Cela offre l'avantage d'être aussi loin que possible de ta mère et de son fiancé, commenta Emily.

Kitty approuva d'un signe de tête. Douglas Westcott, lord Chamberlayne, adorait sa mère qui le lui rendait bien. Hélas, la douairière avait pris l'habitude de ne plus faire un pas sans sa fille. Des années durant, elles avaient été inséparables, aussi proches qu'une mère et une fille peuvent l'être. Selon Kitty, un tel état de fait n'était pas pour encourager la romance, ni pour inciter un veuf à faire sa demande à une veuve avec une chance raisonnable de succès. Voilà pourquoi quatre jours plus tôt, sur un coup de tête, elle avait embrassé sa mère et décidé de passer Noël dans le Shropshire.

En ouvrant la portière, elle lança à son amie :

— Sans compter que ce retard t'arrange aussi.

— Tu trouves ?

— Cela n'aurait pu mieux tomber.

Un jeune lad sortit de l'écurie, s'enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige. La voiture oscilla sur ses essieux lorsque M. Pen descendit de son banc pour le rejoindre. De gros paquets de neige tombèrent de ses épaules.

— Pauvre homme, commenta Emily en remontant sa capuche sur ses cheveux soigneusement coiffés.

Durant le voyage, leur voiture avait doublé celle qui transportait bagages et domestiques, le cocher d'Emily ayant promis d'arriver à destination avant la nuit. La tempête en avait décidé autrement, et désormais l'autre véhicule devait être bloqué lui aussi quelque part.

— Pensez-vous que cela va durer ? s'enquit Emily en se dirigeant en hâte vers la porte de l'auberge.

Le lad dégingandé tira sur sa casquette pour la saluer.

— Au moins pour la nuit, m'dame ! répondit-il.

Dans un tourbillon de vent chargé de poudreuse, elles allèrent bien vite s'abriter à l'intérieur.

— Bonsoir, ladies ! lança un homme en s'approchant.

D'âge moyen, doté d'une tignasse et d'une épaisse moustache poivre et sel, il était vêtu simplement et portait un foulard rouge autour du cou.

— Bienvenue au *Coq en Pot* ! reprit-il, jovial.

— Monsieur Milch ! s'exclama Emily avec cette spontanéité que Kitty admirait. Je suis déjà passée chez vous avec mes parents, lord et lady Vale, il y a un an. Votre épouse nous avait servi un excellent rôti et du pudding. Auriez-vous de quoi nous restaurer et nous abriter pour la nuit, mon amie lady Katherine et moi ?

— Naturellement, mademoiselle. La patronne va mener vos servantes à l'étage pour préparer vos chambres.

En souriant, il tendit la main pour les débarrasser de leurs manteaux.

— Hélas, elles sont coincées sur la route derrière nous, répondit Emily en lui tendant le sien.

De même que Mme Roche, l'impressionnante dame de compagnie d'Emily. Le célibat prolongé de Kitty faisait les choux gras des commères de Londres, qui le trouvaient entièrement mérité. Mais jusque-là, elles n'avaient rien d'autre à reprocher à la fille de lord et lady Vale que son amitié avec Kitty. Plus friande de la compagnie des livres que de ses semblables, la jeune fille s'en fichait royalement. Kitty était davantage soucieuse de la bonne réputation d'Emily qu'elle ne l'était elle-même. Cette fois, il leur faudrait se passer de chaperon pour la nuit.

En désignant la cheminée, M. Milch reprit :

— Dans ce cas, mettez-vous à l'aise. Je vais prévenir ma Gert de votre arrivée, puis j'irai prêter main-forte à votre cocher. Hélas, il devra se contenter d'aller dormir au pub. Avec vous, nous sommes complets.

Emily acquiesça d'un signe de tête.

— J'imagine que Pen n'y trouvera rien à redire, du moment qu'on lui donne quelques couvertures.

Le rez-de-chaussée de l'auberge formait une grande salle coupée en deux par l'escalier menant au premier. Deux tables carrées cernées de bancs et couvertes de nappes en dentelle occupaient l'une des moitiés. L'autre servait de salon, avec un canapé et quelques fauteuils disposés devant l'âtre. Des trophées de chasse ornaient les murs. D'épais rideaux de laine masquaient les fenêtres. Il régnait une odeur réconfortante de ragoût de mouton et de café.

— Kitty, marmonna Emily en parcourant la pièce du regard, j'imagine que tu n'as jamais séjourné dans un tel endroit... Jamais tu ne pourras me pardonner.

— Ne dis pas de bêtises ! C'est ravissant.

Kitty sursauta en voyant ce qu'elle avait pris pour un tapis s'animer. La grosse tête hirsute d'un chien gris se dressait devant la cheminée. Il la regardait de

ses yeux bruns humides. En souriant, elle ôta son écharpe et son chapeau, et s'approcha des flammes pour se réchauffer en prenant garde de ne pas marcher sur sa queue.

— De toute façon, conclut son amie en se laissant choir dans un fauteuil, il faudra nous en contenter.

Elle ôta son bonnet mouillé, le posa sur ses genoux, puis elle passa ses doigts dans ses courtes boucles blondes. À dix-huit ans, Emily manquait de cette sophistication féminine que Kitty avait passé tant d'années à perfectionner, ce que celle-ci trouvait rafraîchissant.

— Je t'assure que tu n'as pas à t'en faire, insistait-elle en riant.

— Je ne peux pas m'empêcher de m'en faire et...

— Emily..., protesta Kitty.

La voyant froncer les sourcils, elle rectifia :

— Je veux dire : *Marie-Antoinette*... tu ne dois pas t'inquiéter. Même si nous ne restons pas suffisamment bloquées par la neige pour éviter de croiser M. Worthmore chez toi, je trouverai un moyen d'empêcher cette malheureuse union que tes parents envisagent entre vous deux. Promis !

L'agréable visage d'Emily se fit grave.

— C'est pour cela que j'ai fait appel à toi, dit-elle. Tu es tellement plus à l'aise dans ce genre de situation. Moi, je suis restée tétanisée quand ils me l'ont annoncée, mais ce sera un jeu d'enfant pour toi, qui as su chasser un lord de Grande-Bretagne l'été passé.

Kitty eut soudain la gorge serrée.

— Oh, je suis affreusement désolée ! s'excusa son amie en écarquillant ses yeux verts. Mme Roche m'a bien recommandé de ne pas t'en parler, mais tu sais comme je suis tête en l'air avec ce genre de choses...

Aucune des connaissances de Kitty n'avait encore osé présenter les choses ainsi.

Trois ans plus tôt, après un bal costumé lors duquel elle avait déclaré à Lambert Poole qu'elle ne se souciait plus assez de lui pour le haïr, elle avait mis de côté toutes les informations sensibles qu'elle avait recueillies sur lui. Pendant deux ans et demi, ce dossier était resté intouché dans un tiroir. Mais six mois plus tôt, alors que la saison touchait à sa fin, Lambert avait menacé Alex, le frère de Kitty, l'accusant d'activités criminelles afin de masquer les siennes. Aussi avait-elle dû se décider à le dénoncer à l'Amirauté. Les preuves qu'elle avait réunies avaient suffi à précipiter sa perte.

Nul n'était censé savoir le rôle qu'elle avait joué dans son bannissement, mais l'information avait fuité. Depuis des mois, à présent, les mêmes gens qui lui reprochaient d'avoir fauté avec Lambert faisaient des gorges chaudes de son implication dans cette affaire.

— Ne t'en fais pas pour ça, Marie, la tranquillisa-t-elle. Je suis tout à fait...

Un bruit de pas dans l'escalier l'interrompit. En découvrant qui arrivait, elle eut un coup au cœur.

Au bas des marches se tenait un gentleman de très grande taille, large d'épaules, aux membres interminables. Il aurait pu être séduisant, si sa beauté physique n'avait été gâchée par une apparence aussi négligée. Elle avait souhaité quitter Londres pour échapper aux ragots et à son passé. Or, la présence de cet homme allait l'en empêcher.

Lord Blackwood lui adressa un sourire, à peine visible dans la broussailleuse pilosité qui cernait ses lèvres. Kitty le salua en esquissant une révérence. Il lui sourit alors plus franchement, et elle put vérifier que cela le rendait très séduisant en dépit de sa barbe

de sauvage. Puis il ouvrit la bouche et s'exprima avec un accent digne de Robert le Bruce sur un champ de bataille six siècles plus tôt.

— Milady... Quelle surprise de vous rencontrer ici !

Les mots résonnaient comme au cœur des montagnes des Highlands. En voyant jaillir vers elle une masse grise, Kitty se raidit. Emily se dressa d'un bond, prête à fuir.

— Hermès, au pied ! lança vivement Blackwood.

L'animal s'aplatit aussitôt devant Kitty, balayant frénétiquement le sol de sa queue.

— Il ne vous aurait pas fait de mal, assura son maître.

— Comment allez-vous, milord ? s'enquit-elle après avoir pris une ample inspiration. Marie, laisse-moi te présenter le comte de Blackwood. Milord, lady Emily Vale, qui préfère se faire appeler Marie-Antoinette.

— Milady..., salua-t-il en s'avançant vers elles.

Kitty dut se retenir de reculer d'un pas. C'était un homme comme un autre, même si le fait de l'avoir croisé trois ans plus tôt l'avait marquée.

Une barbe fournie mangeait son visage aux pommettes hautes. Ses yeux mi-clos lui donnaient une apparence indolente, à laquelle il ne fallait pas se fier. Elle l'avait compris en les voyant se river aux siens le soir où ils s'étaient croisés, comme s'il lisait en elle à livre ouvert.

— Qu'est-ce qui vous amène dans le Shropshire ? s'enquit-elle.

— La pêche, *lass*...

S'ensuivit une phrase si lourdement déformée par son accent écossais qu'elle ne put la comprendre.

— Je vois, murmura-t-elle néanmoins.

Il n'y avait aucun intérêt à entretenir une conversation avec un sauvage, si séduisant soit-il.

— Logez-vous ici ? reprit-elle.

— Aye. Ce blizzard ne fait pas de cadeau.

L'aubergiste revint vers eux et annonça, en désignant la femme qui l'accompagnait :

— Mme Milch va vous montrer vos chambres, ladies. Vous pourrez dîner quand vous le souhaitez.

— Je ne peux vous offrir que des saucisses de mouton, et les gentlemen en ont déjà mangé la moitié, s'excusa son épouse. Rien d'autre n'a pu être livré aujourd'hui à part les œufs, que je garde pour le petit déjeuner.

— Ce sera parfait, répondit Kitty.

Elle s'avança, pressée de s'éloigner de l'âtre et de l'homme impressionnant qui l'y avait rejointe. Suivie d'Emily, elle emboîta le pas de leur hôtesse dans l'escalier. Mais avant de s'engager dans le tournant, elle jeta un coup d'œil à lord Blackwood. Celui-ci ne souriait plus et la regardait monter. Dans ses yeux sombres, elle vit briller une lueur farouche qu'elle reconnut. Trois ans plus tôt, de l'autre côté d'une salle de bal mal éclairée, il lui avait lancé un regard identique, qui l'avait vivement ébranlée.

Depuis, elle n'avait cessé de se demander si son imagination lui avait joué un tour. À présent, elle savait.